La marche du commandeur

Lantou ONIRINA (jurée)

> « Toutes les fois que vous marchez à l'ennemi, […] vous avez à craindre de tuer votre âme du même coup dont vous donnez la mort à votre adversaire, ou de la recevoir de sa main, dans le corps et dans l'âme en même temps. […] La victoire ne saurait être bonne quand la cause de la guerre ne l'est point et que l'intention de ceux qui la font n'est pas droite. » Bernard de Clairvaux (*L'Éloge de la Nouvelle Milice - De laude novae militiae*)

La chaleur caresse doucement sa peau privée de soleil. Devant elle, l'océan majestueux abrite ces courants dont on lui a dit de se méfier, juste là où la mer est la plus reposée. Là où les reflets argentés sont les plus attirants. Et dans son prolongement, un ciel transparent et immaculé. Difficile de tracer la frontière entre les deux.

Ici, les couleurs éclatent comme des feux d'artifice statiques qui scintillent dans ses yeux. Derrière elle, le sable est doré et brillant. Parfois, par endroits, un minuscule trou se forme. Un crabe miniature et transparent en jaillit puis replonge. Derrière elle, la terre est ocre. Très rouge et très sèche.

Une pirogue accoste. Grossièrement taillée dans un tronc. L'homme se lève. La trentaine ? La vingtaine même peut-être. Le jeune visage ridé et buriné par le soleil et le sel. La peau très noire et brillante. Craquelée sous les pieds. Son regard est bienveillant. Le pêcheur lance un sourire à Sandra. Ses dents sont noires ou manquantes. La jeune femme répond

d'un signe de la main. Puis l'homme rejoint son village tout au bout de la plage. C'est là-bas. Le tout petit point noir. Tout près de là où l'équipe et elle ont monté les tentes. Sandra revit. Ses yeux pétillent. Ici sera chez elle dorénavant. Finie la folle course de la vie en France. Elle inspire une grande bouffée d'air iodée. Ici elle trouve un sens à sa vie. Devant elle, la mer et le ciel. Derrière, le sable et la terre. Ici la nature est tricolore.

C'est ce que Sandra se dit en longeant la côte pour rentrer au camp. Dans quelques minutes, elle retrouvera ses collègues pour soigner les villageois. Alors qu'elle s'émerveille de la richesse de la faune et de la flore, l'attention de Sandra est attirée par des chants. Elle s'approche d'une case en dure, au toit de tôle. Un simple local rectangulaire qui semble être composé d'une seule pièce. Des voix s'élèvent en une polyphonie d'où douleur et joie de vivre jaillissent. Ce qu'elle découvre à travers la porte entrebâillée la fascine.

Les uns ferment les yeux, concentrés sur une prière recueillie et marmonnée. D'autres entrent littéralement en transe, ânonnant des paroles morcelées par les tremblements. Leurs bras se lèvent vers le ciel, implorent un Grand Puissant. Serait-ce celui qui se dresse, fier et altier, du haut de son piédestal incrusté de fines inscriptions d'or ouvragé ? Quel indécent contraste avec la simplicité ambiante !

Lui – le Grand Puissant ou qui qu'il soit – hurle. Son visage cramoisi se contracte sous l'effet de la passion. Il exhorte l'assistance à une prise de conscience. *Vous êtes esclaves*. Les perles de sueur forment une couronne sur son crâne dégarni. *On vous vole*. Sa bouche se tord en un rictus mauvais. Son ventre expulse son sermon comminatoire dans des exhalaisons âcres et fétides. *Allez. Accomplissez votre mission*. Ses

yeux d'un bleu hypnotique roulent comme des billes. Devant Lui, certains ont perdu connaissance et gisent, le corps parcouru de frissons.

Soudain tranquilles, les fidèles s'avancent lentement vers Lui, en file indienne. Dégoulinants de sueur et de certitudes. Personnifications de gigantesques remugles que seule la ferveur ambiante permet de supporter. Des sanglots et reniflements étouffés brisent parfois le silence monacal. Seule s'élève Sa voix rugueuse, psalmodiant au rythme de l'avancée des adeptes. De nombreuses sébiles balisent le chemin qui mène à Lui et accueillent les grasses offrandes pudiquement dissimulées dans une enveloppe. Puis les bouches s'offrent une à une à la coupe qu'Il porte et s'abreuvent de quelques gouttes du nectar liquoreux. Alors que les fidèles retournent un à un à leur place, Sandra croit reconnaître Cédric, l'un de ses collègues. Troublée, elle referme prestement la porte de la case et se met à courir jusqu'au campement.

Quinze jours plus tard, Sandra a complètement oublié l'anecdote. Sa mission est prenante. Une nouvelle forme de paludisme fait de plus en plus de ravages. Les malades se comptent par milliers en rase campagne, dans l'indifférence politique générale. Dans le dispensaire de fortune bâti à la va-vite, Sandra soupire en administrant sans conviction à un enfant la dose de chloroquine réglementaire. L'air est lourd, saturé par la chaleur écrasante, la maladie, les poubelles fermées et les odeurs corporelles trop longtemps confinées. La puanteur suinte des toiles de l'énorme tente mais Sandra s'y est habituée. Elle ne la perçoit même plus, seule l'intéresse sa mission humanitaire. Pour l'heure, elle se concentre sur le petit. Même si la fièvre est retombée, il présente des signes de

méningite et d'anémie graves.

— Tu as faim ?

Il pose un œil dégoûté sur le bouillon de poule parsemé de pâtes que Sandra verse du thermos. Une plainte lancinante déchire l'atmosphère. L'infirmière se précipite au chevet du patient. C'est le pêcheur sympathique qu'elle a rencontré sur la plage le premier jour. Son visage émacié est déformé par la maladie, il se tient assis, le regard fixe. Elle tente de le rassurer. L'homme la regarde, semble vouloir s'exprimer. Une lueur de désespoir zèbre ses yeux. Sandra avance son bras pour tâter la température de son front mais l'homme le saisit, se crispe dessus avec une force inouïe. La femme hurle de douleur, un râle macabre s'échappe du corps malade qui s'évanouit, secoué de spasmes. Une scène de convulsions devenue, hélas, quotidienne. Alors qu'elle masse son avant-bras endolori, Sandra se rend compte que d'autres malades sont fébriles. Elle sort en courant. S'ils sont tous en crise en même temps, elle ne pourra faire face seule.

Quand elle revient avec trois collègues, elle découvre une demi-douzaine de patients hagards et gémissants, debout près de leur lit. Un des soignants s'approche du pêcheur en l'interrogeant dans la langue du pays. L'homme ne semble pas entendre. Sans crier gare, il attrape le bras tendu vers lui et le mord jusqu'au sang. Hurlements. Coup de pied salvateur de Cédric. Le malade s'affaisse, comme une chiffe molle, en grognant.

— Bordel ! Qu'est-ce qu'il lui prend ? C'est pas le palu, c'est la rage en fait c'te merde !

Son bras pisse le sang par gerbes, la chair est profondé-

ment arrachée. Il commence à beugler sur son agresseur mais déjà, d'autres malades s'approchent de lui, les visages crispés par l'agressivité. À terre, assailli, il a juste le temps de crier « barrez-vous » avant d'être déchiqueté à mort. Sandra, Cédric et Frédéric s'engouffrent dans une fourgonnette et démarrent en trombe.

À leur retour, bien des heures plus tard, la scène est désolante. Le village est vide. Le campement aussi. Pans déchirés de la tente flottant mollement au vent, matériel médical renversé, jonchant l'herbe. Les malades ont disparu. Le petit gît sur son lit, le corps en lambeaux, baignant dans son sang. La mer est calme, comme toujours. S'il n'y avait pas eu cet incident, c'était une journée ordinaire.

Le lendemain, dans des bureaux de la grande ville la plus proche, Sandra et ses deux collègues apprennent avec stupeur que des épisodes similaires se sont multipliés partout dans le pays. Les campagnes sont à sang. La rage ne peut plus être contenue. Oui, il faut évacuer d'urgence. De suite ou jamais. Non, ce n'est pas négociable. Tant pis pour les malades.

Aéroports bondés. À grands renforts de dessous-de-table, les plus riches se garantissent un siège sur les vols internationaux. D'autres fuient par bateau. Sandra et Frédéric auront la chance de prendre le premier avion. Cédric prendra le suivant. Alors que l'appareil décolle, les larmes de Sandra creusent un sillon le long de son visage. Dans son esprit, surgissent pêle-mêle les images des malades enragés, la quiétude du village, les hurlements du collègue, son silence, la gentillesse des villageois, le feu d'artifice de couleurs exotiques. Elle pense à l'avenir de cette île. Les plus démunis resteront et prieront. Que faire de plus… Sa dernière vision du haut du

ciel, la plage, l'océan, la terre. Là-bas, la nature était tricolore. Si belle. Si cruelle.

* * *

Deux mois plus tard, en France, Sandra a repris son poste à l'hôpital. Malgré les précautions sanitaires observées à l'arrivée, des personnes porteuses du virus – ou peut-être bien un anophèle – ont fait le voyage. Même forme curieuse de paludisme. L'épidémie s'est propagée à une vitesse ahurissante. Structures médicales débordées. Un malade succombe à Perpignan. Puis un second. Des dizaines. Des centaines d'autres. Les morgues sont débordées. Rupture de stock de formol. Corps entreposés comme on peut, à chaleur ambiante, là où on trouve de la place dans les espaces médicaux-légaux. Une *sacrée épidémie* titrent les quotidiens locaux. Une putain d'épidémie, oui plutôt, grommelle Frédéric quand elle le croise dans l'établissement. Jusqu'au jour où des cadavres reprennent forme vivante dans les bas-fonds des morgues de Salses-le-Château puis Narbonne. Panique. Morsure. C'est la rage, c'est ça ? Non, le mot est finalement prononcé par les medias. Mort-vivant. Zombie.

Sandra n'y croit pas. Scientifiquement ça ne tient pas. Une erreur d'appréciation des décès certainement, à cause du surmenage. Jusqu'au jour où ils envahissent son étage. Une dizaine qui s'avance lentement dans les couloirs. Agressifs. Une femme allongée sur un brancard hurle puis s'éteint. Le personnel, les visiteurs crient, courent dans tous les sens pour échapper au cauchemar. L'un d'eux trébuche, piétiné par d'autres qui n'en ont cure et continuent leur chemin. Un mol-

let arraché. Le râle que l'homme pousse n'a rien d'humain. Sandra est terrorisée. Elle qui n'a jamais lu de livres d'horreur, ni vu aucun film du genre, sous ses yeux, collègues, patients, mordus jusqu'à l'os en poussant des cris venus des tréfonds de l'enfer. Les monstres grognant sont proches. Le visage creusé, les yeux exorbités. La mâchoire inférieure relâchée, la langue tombante. Complètement nus, la peau déshydratée, pendouillant par pans. Sandra est hypnotisée par l'effroi. Un bras la saisit soudain, elle sursaute, un cri strident lui échappe des tripes. « Putain, Sandra, reste pas là, on dégage. » Frédéric. Ils courent vers la sortie de secours. Une deuxième chance que leur offre la vie, la voie est libre. Jusqu'au parking. Des larmes coulent sur les joues de Frédéric. Ses mains tremblent sur le volant. Une demi-heure et ils sont chez elle, en périphérie de Pézenas. Se barricader. C'est bon, tu as des provisions. Ne pas bouger. Attendre les instructions du gouvernement. Allumer la télé. À l'écran, ils découvrent la région allant de Perpignan à Béziers complètement sinistrée. Les mêmes scènes de désolation, ville après ville. Des corps jonchent les rues. Partout. Les reportages font état de villes-mortes. Même les zombies semblent les avoir désertées.

— Il faut remonter vers le nord, Sandra. On y sera plus en sécurité, lance soudain Frédéric.

— Pourquoi ? On devrait attendre, non ?

— Écoute les nouvelles, tout se passe dans le sud. Le nord a pas l'air d'être touché. T'as vu Agde ? Y'a plus un vieux dans la ville.

— Je sais pas…

— J'ai demandé à Cédric. Il conseille de fuir. C'est flip-

pant.

Depuis, ils fuient. Ont roulé d'une traite rejoindre Cédric à Lodève. Espèrent qu'ailleurs cette contagion abominable cessera. Un coup d'œil sur les habitants et ils savent si la rage paludéenne zombie est installée. Si c'est le cas, ils prennent leurs jambes à leur cou. Abandon de la voiture. Abri dans des gymnases, des écoles ou des casernes. Partout, des *malades* croisent leur chemin. Éviter de culpabiliser lorsque des gens encerclés par une horde agressive crient au secours. Se faufiler. Trouver des chemins peu fréquentés. Décapiter les zombies. Les transpercer de part en part. Pieu, hache, pelle. Oublier les centaines de cadavres suintants, viscères au vent.

Progression très lente vers le nord. Au fil des jours, Sandra apprend à se défendre. Elle plante dorénavant sans hésiter toutes sortes d'armes dans des crânes qui se délitent dans un fracas d'os brisés, déformant encore davantage les faciès décomposés. Chaque fois, la puanteur ambiante de la putréfaction s'épaissit. Chaque fois, elle ravale ses larmes lorsqu'elle affronte la vue de ces corps verdâtres nus, rongés par le virus, en train de se repaître de chair humaine. Elle se sent meurtrière, surtout quand elle retire son arme en évitant l'éclaboussure de fluides et que le corps malade émet un râle en s'affaissant.

— Je m'y ferai jamais. Pourquoi ils laissent pas les morts habillés, putain ?

— Si y'avait que ça, répond Cédric, le regard vide.

Autour d'eux, le silence. Ils ont trouvé refuge dans un fournier de La Couvertoirade, renseignement donné par un policier rencontré en chemin. Les remparts de la ville médiévale

promettent un espoir. Celui d'un rêve impossible, du retour à un passé apparemment révolu. Ils dînent de boîtes de conserve qu'ils arrivent encore à trouver facilement et d'un morceau de pain. Un peu plus loin, d'autres non-contaminés. Exténués. Plus personne ne dort plus. Même quand c'est son tour. Pas de surprise. Pas de cauchemars.

— Ça sert à rien de monter vers le nord. On est condamnés.

— Dis pas ça. On peut y arriver.

— Fred, ils sont partout où on va. Si ça se trouve, ils sont déjà dans le nord.

Elle triture nerveusement ses ongles. Son cerveau semble se dilater et peser des tonnes. Elle frissonne et chasse l'horrible pensée qui l'effleure. C'est la fatigue.

— T'inquiète pas, murmure Cédric. On ira pas jusqu'à Paris. J'ai discuté avec le type là-bas. Celui qui écrit. Il connaît une base militaire à la Cavalerie. La ville est fortifiée aussi. Et sûre. On fera le chemin ensemble.

— Je sais pas, j'y crois plus. C'est fortifié ici aussi.

Frédéric la prend dans ses bras. Elle reste si fragile malgré ce qu'elle a enduré.

— C'est un mec bien, Sandra. La ville, c'est un bunker, il a dit. Il connaît.

La jeune femme se blottit dans les bras de son ami. Y trouve un peu de réconfort, malgré l'odeur de pourriture et d'excréments macérés provenant des corps de zombies massacrés.

— Écrire... Qu'est-ce qu'il peut bien écrire ?

— Il laisse un mot. Si jamais d'autres viennent ici, explique Cédric. Pour donner les indications.

Après de multiples rencontres avec des morts-vivants, ils arrivent le lendemain en fin de journée à ladite ville fortifiée. L'imposante porte résiste depuis le XV^e^ siècle. Soirée paisible dans une étonnante église dont l'intérieur rappelle celui de bergeries voûtées. Le bonheur d'une douche. La dégustation d'un vrai repas. Quelques rires même. Et un vrai lit de camp. Sandra et Frédéric s'endorment, malgré la peur. Cédric fait son quart de veille et reste actif, pour éviter l'engourdissement qui le prend de plus en plus souvent.

Trop épuisés, ils ne réaliseront que trop tard l'arrivée de contaminés. Hurlements déchirants. Douleur inimaginable lorsqu'ils sentiront les crocs mordre et leur arracher un pan de chair. Puis la vie. Avant de sombrer dans l'inconscience, Sandra visualise la mer, l'or et l'ocre. Et la prunelle grise de Cédric.

* * *

Quelques minutes plus tard, sur le chemin de ronde, Cédric s'adosse à un merlon, le souffle court. C'est la fin. La Terre n'est plus que l'ombre d'elle-même, incendiée, ravagée, vouée à la destruction. C'est une question de jours, voire d'heures. Il le sait. La fin aussi pour lui. Son corps est amaigri. Son organisme lâche, il le sent. Il est encore conscient. Pour l'instant. Mais des flashs violents explosent de plus en plus régulièrement dans sa tête. Hallucinations. Qu'il cachait à ses proches. Un monde qu'il voit comme au travers d'un film en négatif, grésillant de manière insupportable.

Sentant ses forces l'abandonner de plus en plus, le vide dans son esprit s'accentuer, Cédric fait ce qu'il estime devoir faire tant qu'il le peut encore. Ses doigts agrippent un stylo avec difficulté. La mine troue le papier.

Des larmes coulent sur son torse. Se mêlent à sa salive excédentaire qu'il n'arrive plus à déglutir. Sa lucidité se brouille de plus en plus. Il aurait dû avouer à Sandra. La belle et pétillante Sandra. Elle aurait pu comprendre. Son ventre gronde, menaçant. Crampes. Il ne tiendra plus très longtemps. Une diarrhée fulgurante vrille. Cédric pousse un râle effroyable.

Diable, ce poison qui anéantit l'humanité est efficace. Il n'aurait pas dû être contaminé. Où s'est-il planté ? Son visage n'exprime rien, ses yeux sont morts, ses paupières blanchies comme brûlées à l'acide. Il devait être parmi les survivants. Où s'est-il planté ! Quand l'a-t-il chopé, bordel ?

L'infirmier jadis plein de charme s'effondre alors, tétanisé, les entrailles en feu. Il grimace un pâle rictus avant de basculer à travers un créneau, chavirant dans la folie.

* * *

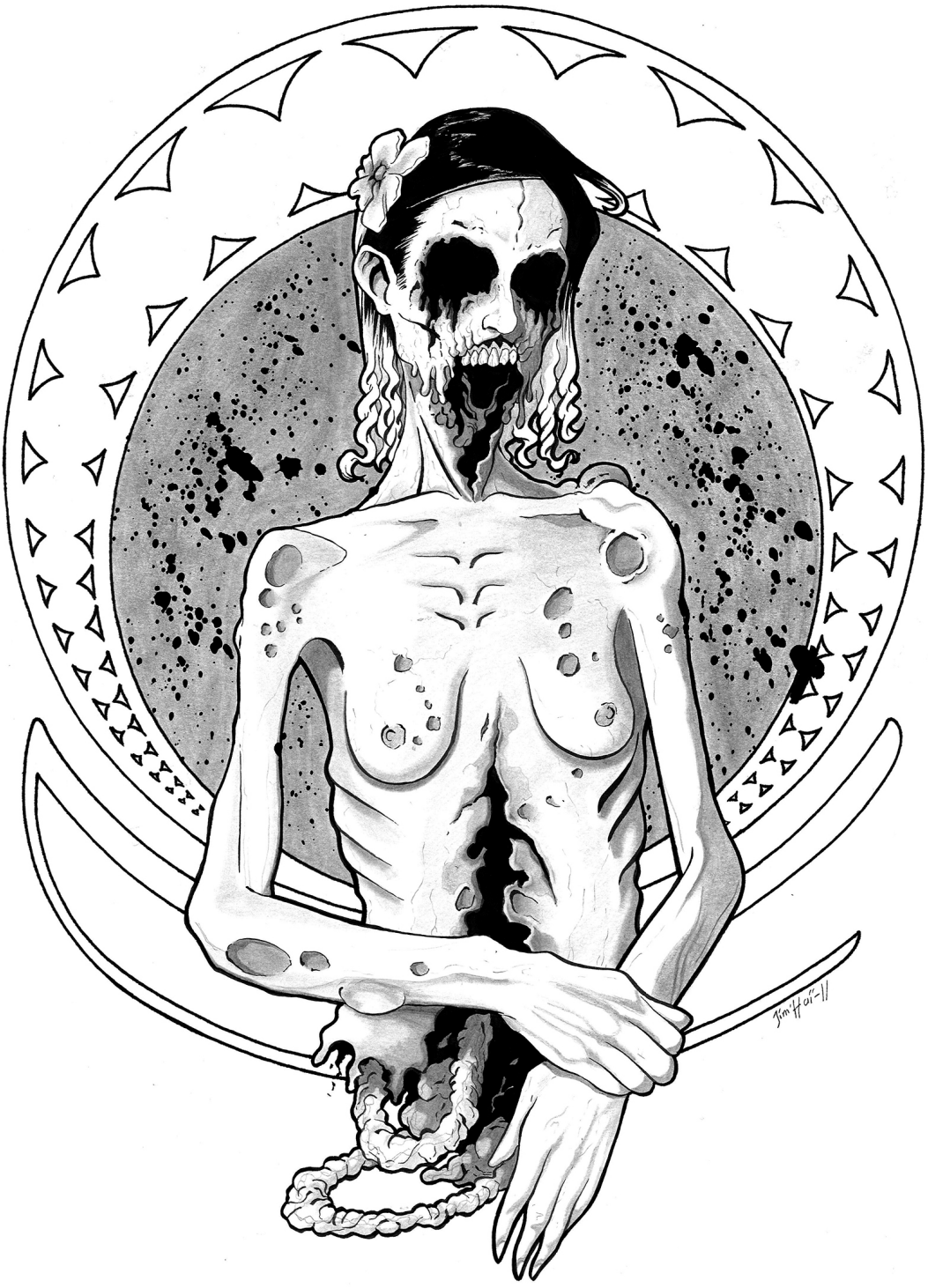
À une poignée de kilomètres, un groupe de survivants arrive au fournier où ont séjourné Sandra et Frédéric. Les zombies sont enchaînés non loin et seront lâchés dans la nuit. Sur la table, l'indication : « La Cavalerie. Sûre. 25km ». De quoi nourrir l'espoir de ceux qui survivront à l'attaque.

À La Cavalerie, échoué aux portes de la ville templière et hospitalière, un autre message : « Refuge sécurisé, tour du

Viala du Pas de Jaux ». Griffonné quelques heures plus tôt par un Cédric agonisant. Un Cédric dont la dernière pensée est allée à Grand Puissant, son maître spirituel, qu'il n'a rencontré qu'une seule fois. Pour prêter serment, comme les milliers d'autres venus d'absolument tous les coins du monde, adeptes d'une communauté jugée inoffensive. Petites gens ordinaires, charmants et serviables qui vivent leur foi sans chercher à embrigader autrui. Leur mission : diffuser le virus, le verser partout, dans les machines des fabriques de confiseries, conserves, sodas, médicaments, les usines de traitement de l'eau, les puits, les exploitations agricoles, de thé, café, fruits, etc. Partout où c'est possible. Un putain de virus, mélange de l'extraordinaire tétrodotoxine pour zombifier et du fatal rabdovirus pour tuer. Propagé depuis plus de trois mois par une gigantesque armée d'esprits manipulés, au nom d'une religion sans dieu, inventée de toutes pièces par un grand malade charismatique qui veut sauver l'humanité d'un système selon lui par trop corrompu et injuste. Et rêve d'écrire un nouveau chapitre de l'Histoire. Le Sien.

À Viala du Pas de Jaux, comme partout dans le monde, le relais est déjà assuré. Le message d'*espoir* déjà posé à un endroit stratégique. Les infectés déjà prêts à décomprimer leur rage latente. « Merde, réveillez-vous. La tête, visez la tête ». Les gens ignorent qu'ils sont tous déjà morts de toutes façons, mort-vivant comme survivant, avec ou sans crâne défoncé.

On ne perd jamais l'espoir d'un meilleur ailleurs. D'un meilleur plus tard. Malgré les horreurs. Malgré les pertes. Malgré les désillusions. Surtout ici, point de départ d'une jolie randonnée hautement symbolique. *La marche du commandeur*. On ne perd jamais l'espoir. Même condamnés.


Jim Hall-11


Kim Hai

